Joshua GREENE, *Tribus morales. L'émotion, la raison et tout ce qui nous sépare*

Trad. de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Kleiman-Lafon, Genève, M. Haller, coll. Condition humaine, 2017, 555 pages

Éric Le Ray

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22767>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.22767

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2020

Pagination : 422-424

ISBN : 978-2-8143-0586-1

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Éric Le Ray, « Joshua GREENE, *Tribus morales. L'émotion, la raison et tout ce qui nous sépare* », *Questions de communication* [En ligne], 37 | 2020, mis en ligne le 15 novembre 2020, consulté le 14 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/22767> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.22767>

répertoire dans la mesure où il, elle, y a fait son temps et ne permet plus d'assurer la cohérence que celui-ci entretenait auparavant avec la personnalité quotidienne de l'artiste (p. 131-140). Ce souci de l'engagement corporel et identitaire chez les participant·es permet d'arriver à la « dimension politique » des performances drag kings. « La participation aux ateliers [drag kings] permet une prise de conscience politique de l'ordre genré du monde » (p. 143), elle incite à une forme de désobéissance aux normes sociales et encourage les participant·es à s'investir dans des luttes et des actions féministes, LGBTQQIA+ (lesbiennes, gay, bisexuelles, transgenres, queer, questionnantes, intersexes, asexuelles, etc.) ou encore contre le sida, par le biais de pratiques associatives et militantes. L. Greco clôt sa réflexion sur la possibilité d'un horizon « post-King » à travers la découverte de nouvelles possibilités performatives en cours de propagation culturelle : la « Drag Queen assignée femme à la naissance » (p. 152), les drag kings qui performant des masculinités non dominantes (comme c'est le cas à Bruxelles) et l'exploration des performances downiques par les minorités de genre et sexuelles comme dans les carnivals anticapitalistes ou les « tactical frivolit[ies] » (p. 153-155). Il conclut en affirmant que « Drag Kings et post-Kings peuvent posséder le même potentiel subversif que certaines performances dada des années 1920 faisant du langage un matériau fluide, inédit, mal commode et dérangeant. C'est en étant à la fois Drag King, trans, féministe, lesbienne, parlant au masculin mais aussi au féminin, s'habillant en King mais jouant aussi avec les codes de l'homosexualité et de la féminité, que l'on peut proposer une sémantique "acide" du genre » (p. 158).

Selon L. Greco, l'acidité de la performance et de la performativité queer à l'œuvre dans les ateliers drag kings de Bruxelles pourrait bien dissoudre l'ancien ordre genré de la langue, du corps et de la société. En tout cas, le sociolinguiste semble garantir son action corrosive.

Luc Schicharin

Université de Lorraine, Crem, F-57000, France
schicharin.luc[at]sfr.fr

Joshua GREENE, *Tribus morales. L'émotion, la raison et tout ce qui nous sépare*

Trad. de l'anglais (États-Unis) par Sylvie Kleiman-Lafon, Genève, M. Haller, coll. Condition humaine, 2017, 555 pages

Le livre débute par une série de paraboles autour d'histoires de tribus desquelles Joshua Greene veut tirer une morale universelle sur « la morale de ces histoires » afin de les dépasser. L'introduction est

construite autour d'histoires de tribus, de territoires, de pâturages, de changements et des valeurs sur lesquelles ces tribus sont construites, autour des enjeux de pouvoir et de confrontations entre les tribus et les raisons de ces combats : « Elles obéissaient toutes, à leur manière, à des règles morales » (p. 17). L'auteur veut analyser les raisons de ces querelles savantes, la philosophie de chaque tribu qui repose sur la vie quotidienne, les opinions divergentes, les règles morales de chaque tribu qui expliquent leurs actions : « Ce livre se propose de mieux comprendre ces problèmes et de tenter de les résoudre » (*ibid.*). L'auteur définit cette situation comme une « Tragédie morale du sens commun », car si « la parabole des nouveaux pâturages est une fiction, la Tragédie morale du sens commun est une réalité » (*ibid.*). Pour J. Greene, cette Tragédie est au centre de la vie moderne et c'est elle qui divise les individus et groupes d'individus. Et il veut comprendre ce qu'est la morale à partir de ses fondements : « Ce qu'elle est, comment elle est née et comment elle s'installe dans notre cerveau » (p. 18). En adoptant cette démarche de compréhension de cette morale individuelle ou collective, il propose de fonder une « nouvelle philosophie morale universelle [...] susceptible d'être partagée par toutes les tribus » (p. 18). Projet ambitieux, ce livre est le résultat de années de recherches de son auteur comme philosophe ou comme scientifique et psychologue. Joshua D. Greene est professeur de neurosciences à l'Université Harvard et directeur du Cognition Lab moral qu'il a fondé. Son travail se situe au carrefour de la psychologie, des neurosciences et de la philosophie morale. Ainsi tente-t-il de réunir les connaissances accumulées en cognition morale, en psychologie expérimentale, en neurosciences cognitives et sur les structures de la pensée morale. Comment prenons-nous nos décisions ? Comment faisons-nous nos choix, qui sont conditionnés par notre culture et notre biologie ? Le retour de l'inné et de l'acquis, mais remis à jour à l'ère du 21^e siècle débutant pour faire de cette nouvelle connaissance scientifique de soi une synthèse, influencée par la pensée de David Lewis et de Gilbert Harman qui ont encadré la thèse de l'auteur soutenue en 2002, pour en faire une nouvelle philosophie pratique, une métamoral fondée sur un « pragmatisme profond » afin d'aider à résoudre les problèmes.

À partir des paraboles de ces tribus du nord, du sud, de l'est et de l'ouest regroupées autour d'une forêt qui va disparaître et de pâturages plus ou moins étendus, l'auteur compare les politiques des républicains et des démocrates de l'ère de George W. Bush puis de Barack H. Obama, notamment en ce qui concerne les enjeux autour de la santé, du

monde médical et de l'économie après la crise de l'immobilier et de l'automobile que les Américains ont vécus : « Les bergers du sud sont des communistes et des collectivistes éperdus[,] les conservateurs américains d'aujourd'hui me semblent en revanche bien plus proches de leurs homologues fictifs du nord [] les bergers individualistes du nord » (p. 21). Individualisme et collectivisme s'affrontent comme les deux côtés d'une même médaille définie par l'auteur comme étant des groupes humains plus ou moins tribaux avec des valeurs morales différentes.

Cependant, comme l'indique Jean-François Revel (*La Tentation totalitaire*, Paris, R. Laffont, 1976), les socialistes se figurent que le libéralisme est une idéologie et, pour J. Greene, ce sont donc simplement les « valeurs qui conditionnent notre vision des choses » (p. 24). L'affrontement entre le socialisme, le communisme et le courant classique libéral ne serait donc que l'affrontement de deux idéologies. C'est ce qui semble être la position de l'auteur à la lecture de sa comparaison entre la tribu du nord et celle du sud pour qui on doit tout faire afin de bâtir une société juste « qui passe forcément par la redistribution des richesses » avec un processus de reproduction sociale des riches vis-à-vis des pauvres ou des moins nantis que le sociologue Pierre Bourdieu a su remarquablement analyser dans les années 1970 (*La Reproduction. Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, Paris, Éd. de Minuit, 1970 ; *Les Héritiers. Les étudiants et la culture*, Paris, Éd. de Minuit, 1964). Pour J.-F. Revel (*La Grande parade. Essai sur la survie de l'utopie socialiste*, Paris, Plon, 2000), le libéralisme n'a jamais eu l'ambition de bâtir une société parfaite, une Cité idéale. Le libéralisme n'aurait donc jamais été une idéologie : « J'entends n'est pas une théorie se fondant sur des concepts antérieurs à toute expérience, ni dogme invariable et indépendant du cours des choses ou des résultats de l'action. Ce n'est qu'un ensemble d'observations, portant sur des faits qui se sont déjà produits. Les idées générales qui en découlent constituent non pas une doctrine globale et définitive, aspirant à devenir le moule de la totalité du réel, mais une série d'hypothèses interprétatives concernant des événements qui se sont effectivement déroulés ».

Ainsi, pour J.-F. Revel, le libéralisme n'est-il donc pas le socialisme à l'envers, construit sur la peur de la concurrence, de la responsabilité et de la liberté et la primauté de l'idéologie collectiviste sur la prise en compte de l'individu : « Ce n'est pas un totalitarisme idéologique régi par des lois intellectuelles identiques à celle qu'il critique ». Ce n'est donc pas simplement une

différence de valeurs ou de morales, qui seraient le pilier d'une idéologie de l'individualisme d'un côté ou de l'idéologie collectiviste de l'autre. J.-F. Revel ajoute que « l'économie de marché, fondée sur la liberté d'entreprendre et le capitalisme démocratique, un capitalisme privé, dissocié du pouvoir politique, mais associé à l'État de droit, cette économie-là seule peut se réclamer du libéralisme. Et c'est celle qui est en train de se mettre en place dans le monde, souvent à l'insu même des hommes qui la consolident et l'élargissent chaque jour. Ce n'est pas que ce soit la meilleure ni la pire. C'est qu'il n'y en a pas d'autres – sinon dans l'imagination » (*ibid.*).

C'est là, à notre sens, la différence entre les tribus du nord et celles du sud, mais aussi le point faible de la pensée de J. Greene et le socle moral et idéologique sur lequel est construit son livre : croire, comme un défi ou une utopie, trouver une philosophie morale cohérente et globale mondiale universelle, une métamoralité, pouvant faire disparaître les désaccords subsistant entre tribus ou nations concurrentes ou entre les individus concurrents (p. 29). Cette volonté de dépassement de la morale humaine par la création d'une morale transcendante, spirituelle pour ne pas dire religieuse, n'est-ce pas une volonté de nier la véritable nature humaine qui est un « univers à finalité ouverte », mais un univers, ou une réalité, qui est le fruit d'une construction sociale (P. Berger et T. Luckmann, *La Construction sociale de la réalité*, trad. de l'anglais – américain – par P. Taminaux, Paris, Klincksieck, 1989 [1966]) toujours incarnée dans une biographie individuelle.

J. Greene poursuit sa réflexion sur les progrès accomplis dans le domaine de la technologie et de la morale, indiquant que certaines tribus sont devenues bien moins tribales qu'avant avec le temps. Cette réflexion sur cette nature des tribus a été traduite par Karl Popper par des notions de sociétés ouvertes *versus* sociétés fermées (*La Société ouverte et ses ennemis*, trad. de l'anglais par J. Bernard et P. Monod, Paris, Éd. Le Seuil, 1979 [1962], p. 9). Dans son livre, K. Popper s'est efforcé de montrer que notre civilisation, encore dans l'enfance, qui « a pour objectif l'humanisme et la rationalité, l'égalité et la liberté [,] ne s'est pas remise du choc de sa naissance, du passage de la société tribale ou close, soumise à des forces magiques, à la société ouverte, qui libère les capacités critiques de l'homme, et que c'est bien le choc de cette transition qui favorise les mouvements réactionnaires orientés vers un retour au tribalisme » et au totalitarisme.

La nouvelle doctrine sociale que décrit J. Greene et qu'il veut inscrire dans l'héritage des Lumières s'étend sur cinq parties. Cependant, il reconnaît que cette démarche a souvent échoué : « Nous nous contentons de valeurs partagées ou non, de droits sur lesquels nous nous accordons et d'un vocabulaire commun dont nous faisons usage pour exprimer aussi bien les valeurs que nous partageons que celles qui nous divisent » (p. 29).

La première partie (« Problèmes moraux ») s'organise autour de la compréhension de la morale et de la structure des questions morales actuelles et de l'évolution de notre cerveau autour des questions morales du moi et du nous et nous et du eux. La deuxième (« Morale rapide et lente ») a pour objectif de comprendre la structure de notre cerveau moral et la façon dont différentes formes de pensée correspondent à la résolution de différents types de problèmes. Elle s'appuie sur la métaphore de l'appareil photo disposant de deux réglages automatiques, les modes « portrait » et « paysage ». La troisième (« Une monnaie commune ») cherche à formuler une solution, soit une proposition de philosophie morale mondiale. Elle s'appuie là aussi sur une métaphore, celle de la monnaie unique comme l'euro en Europe. La quatrième (« Convictions morales ») est une réponse aux principales objections exprimées face à cette nouvelle philosophie morale mondiale. J. Greene s'appuie là sur sa nouvelle conception de la cognition sociale et la notion d'utilitarisme. La cinquième (« Solutions morales ») consiste selon lui à appliquer cette philosophie au monde réel en revenant sur la métaphore des pâturages et des tribus. Il présente ses notions de pragmatisme profond et philosophie profonde en essayant de trouver des compromis universels fondés sur des principes. Ce pragmatisme « permet de faire disparaître nos différences en faisant appel aux valeurs que nous partageons, cette monnaie unique » (p. 31).

L'auteur reconnaît qu'il ne part pas forcément de la réalité, mais d'une interprétation de celle-ci et que, en essayant de l'appliquer par la suite à la réalité, au réel, il découvrira si sa propre construction de la réalité sociale (J. R. Searle, *The Construction of Social Reality*, New York, Simon & Schuster, 1995) qui prend forme à travers sa nouvelle philosophie morale cohérente, globale, mondiale et universelle pourra y survivre ou, en tout cas, être ou non adoptée par l'humanité. Dans le débat contemporain entre mondialiste, mondialisation et identité, l'œuvre de J. Green s'accroche à l'air du temps et offre un miroir équivoque de la civilisation occidentale actuelle et des débats et crises politiques, culturelles, idéologiques et morales qui la traverse

depuis quelques années, une crise de civilisation qui se cherche une nouvelle moralité, ou un retour à ses valeurs morales fondatrices, un nouveau sens pour justifier son existence et survivre au temps, à l'histoire et aux chocs des civilisations issus de ce village global qu'est devenu la Terre.

Éric Le Ray

Université de Montréal, CA-H3T 1J4 Montréal, Canada
eric.le.ray[at]umontreal.ca

Pierre-Emmanuel Guigo, *Mitterrand, un homme de paroles*
Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. Libre Cours, 2017, 144 pages

Pierre-Emmanuel Guigo a consacré sa thèse de doctorat sous la direction de Jean-François Sirinelli à la communication de Michel Rocard, un travail remarqué qui lui vaut de recevoir le prix de de l'Inathèque en 2017. Il y montre la manière dont M. Rocard a été l'un des pionniers dans l'utilisation de techniques de marketing politique, ayant par exemple recours au *video training*, conseillé par son *spin doctor* d'alors Claude Marti. C'est dans cette même perspective, mais avec une autre grande figure du Parti socialiste que l'auteur poursuit ses recherches. *Mitterrand, un homme de paroles* s'intéresse à l'évolution de la communication de François Mitterrand depuis le début de sa carrière politique sous la IV^e République à ses deux septennats (1981-1995). La somme des études et ouvrages sur la carrière politique de F. Mitterrand est assez importante. À titre d'exemple, citons la célèbre biographie du journaliste britannique Philip Short (*François Mitterrand. Portrait d'un ambigu*, Paris, Éd. Nouveau Monde, 2015). Cependant, peu d'études se sont intéressées spécifiquement à son style et ses stratégies de communication. L'ouvrage de Jacques Séguéla (*La Parole de Dieu*, Paris, A. Michel, 1994) apporte des éléments privilégiés de compréhension, mais il manquait une étude universitaire, impartiale. C'est ce à quoi s'est attelé P.-E. Guigo avec cette publication qui a pour objectif de montrer comment la communication de F. Mitterrand s'est construite pas à pas, devenant depuis un modèle pour des candidats de gauche comme de droite, jusqu'à Emmanuel Macron et « sa déambulation dans la cour du Louvre, symbole des grands travaux mitterrandistes » (p. 8), le soir de son investiture en 2017. Cela n'avait pourtant rien d'acquis, ni de prévisible, puisque « dans les années 1970, François Mitterrand est loin d'apparaître comme l'un des plus brillants communicants de la vie politique française » (p. 14).